

gne encore un peu lui-même « l'usage commun de parler(1). » L'on consent à employer le langage de tous, mais seulement pour ce qu'on juge au-dessous de la gravité de la langue latine : « *ad garriendum de quibuslibet nugis, sufficit mihi sermo gallicus aut batavicus,* » disait Erasme (2). Le latin reste longtemps seul digne de l'histoire. A la langue vulgaire de dérouler les inventions capricieuses du conte et du fabliau ; le domaine de la fiction lui appartient, la réalité lui est interdite.

Mais comment, au moyen d'une langue fixée à jamais, sans mouvement et sans vie, suivre les faits de l'histoire dans ce qu'ils ont de mobile et de progressif ? A chaque instant le mot manquait à l'idée et l'historien ne surmontait cette difficulté que par le barbarisme, en créant des mots posthumes, ou par l'application souvent plaisante de formules purement antiques et païennes à des choses chrétiennes et modernes. Les *scholastiques* sacrifiaient sans hésiter la pureté de la langue latine à l'expression plus facile et plus claire des idées de leur temps ; tandis que les *Cicéroniens*, se faisant scrupule d'user d'un tour ou d'un mot qui n'eût pas été consacré par les bons auteurs, mettaient sans cesse le lecteur à la devine : Le cardinal Bembo, dans son *Histoire de Venise*, appelle le Grand-Turc le *Roi des Thraces* ; il fait parler le pape au nom des dieux immortels et l'excommunication devient l'interdiction du feu et de l'eau.

Par crainte de ces deux inévitables écueils, beaucoup se bornaient à la chronique, aux mémoires, au récit de ce qu'ils avaient vu ou de ce qu'ils avaient fait, genre qui réputé inférieur, pouvait se produire dans le déshabillé de la langue vulgaire. Commines n'a pas eu la prétention d'écrire l'histoire ; ce

(1) Livre II. Chap. VI.

(2) In *Ciceroniano*.